



HAL
open science

Naissance et Développement d'une identité coloniale bolivienne : les Chiquitanos

Laurent Lacroix

► **To cite this version:**

Laurent Lacroix. Naissance et Développement d'une identité coloniale bolivienne : les Chiquitanos. CAUCES, 2003, 4, pp.75-96. halshs-00684713

HAL Id: halshs-00684713

<https://shs.hal.science/halshs-00684713>

Submitted on 2 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT D'UNE IDENTITÉ COLONIALE BOLIVIENNE : LES CHIQUITANOS

Laurent LACROIX

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III
Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine/CREDAL

L'identité indigène chiquitana est étroitement liée à la rencontre des Deux Mondes. Fruit des missionnaires jésuites, elle s'est construite à partir de multiples étapes historiques, souvent violentes, déterminant des référents identitaires propres. Les Chiquitanos, à l'instar de nombreux autres groupes dits « originaires » sont nées d'une interaction historique décidée et contrôlée par les colons et les élites actuelles. Ils subissent aujourd'hui encore les conséquences de la conquête et se trouvent confrontés à une ombre coloniale triple : l'oubli, la dénégation et la fuite.

L'oubli

La Bolivie véhicule une image éminemment andine. L'histoire officielle du pays s'est souvent déroulée en altitude. Or, le voyageur demeure bien souvent surpris en découvrant que plus de la moitié de la superficie du pays n'est pas montagneuse. Malgré quelques sursauts économiques (apogée du caoutchouc, exploitation forestière, etc.), la région des Basses Terres, plus communément appelée Oriente (boliviano) est longtemps restée dans l'ombre des Andes. Zone historiquement délaissée par les décideurs de La Paz ou Sucre, l'Orient s'est régulièrement tourné vers le Brésil. Ce qui a contribué à son isolement et obscurci son existence auprès des scientifiques.

L'*Oriente boliviano* constitue un vaste espace de diversités géographiques, culturelles et historiques. On y recense aujourd'hui 35 peuples dits « indigènes » qui représentent près de 35% de la population de cette région, soit approximativement 220 000 personnes. Les Chiquitanos forment un des

groupes les plus importants (avec celui des Guaranis) et vivent dans une région bien déterminée, la *Gran Chiquitania* (voir figure 1).

La dénégation

L'oubli historique et scientifique de l'Orient boliviano relève d'un délaissement politique prolongé par les gouvernants nationaux. Mais il est également symptomatique d'une main mise intellectuelle sur l'histoire de la région par les élites locales et celles de Santa Cruz de la Sierra. Les rares études consacrées à la Chiquitania s'attachent, dans leur grande majorité, à détailler la vie et l'organisation des missions jésuites (1691-1767). L'encensement est tel, que la réduction est devenue le référent organisationnel principal d'une utopie civilisatrice¹.

S'il faut bien reconnaître le courage et l'indigénisme protecteur des jésuites face à la férocité des colons (espagnols ou portugais) en recherche d'esclaves, il est difficile de ne pas contester l'appropriation et le traitement scientifique de cette période par les élites locales actuelles. La dimension ethnocidaire des réductions reste très peu étudiée.

L'attrait intellectuel pour l'époque des missions révèle un contrôle de la science historique, une manipulation consciente et, plus rarement, un humanisme apolitique qui n'en est pas moins conséquent. Les rares versions indigènes de l'histoire prennent des formes plus évocatrices du paternalisme et de l'esclavage, deux phénomènes persistants qu'il est encore difficile de dénoncer. Hormis la mission, l'élite scientifique concentre ses études sur la vie des grands « civilisateurs » (découvreurs et fondateurs espagnols). Histoire d'élites pour les élites.

Les périodes modernes et contemporaines ne suscitent que très peu d'intérêts. C'est pourtant à partir de l'expulsion des jésuites que s'est créée la configuration socio-politique actuelle de la Chiquitania et plus largement de l'Orient bolivien. Existerait-il un risque particulier à traiter ces années pendant lesquelles les crucéniens² se sont progressivement accaparés les principales ressources naturelles et le pouvoir politique ? Si la question est brutalement posée, elle n'en refuse pas moins toute suspicion précipitée et demande une analyse spécifique. Cependant, il paraît incontestable que la hiérarchisation et la sélection des référents historiques joue un rôle éminemment politique, et que

¹ De nombreux écrits font l'apologie de l'organisation politique et sociale des missions ainsi que de l'art développé à cette époque (architecture religieuse particulière et répertoire conséquent de musique baroque). La réduction serait le lieu d'une société juste, liant travail, éducation et religion. Elle constituerait la genèse d'une société actuelle, métisse et paisible.

² Habitants de Santa Cruz de la Sierra.

l'histoire élitiste n'accorde que peu d'importance à celle des groupes indigènes³. La dénégation effleure bien souvent le déni.

La fuite

Aux temps de la colonisation, les Basses Terres de Bolivie paraissaient inhabitées (peuplées de quelques sauvages) et ses ressources n'étaient pas encore convoitées par le commerce international. Mais cette tranquillité n'allait pas durer. L'El Dorado attira rapidement des conquérants assoiffés de richesses et d'espaces libres. Il leur faudra attendre l'expulsion des jésuites en 1767 pour investir et, finalement, s'accaparer la Chiquitanie.

La prise du pouvoir et des moyens de production (la terre et les troupeaux des réductions laissés vacants) se réalise sans partage et sur une période qui durera près de deux siècles. Au fur et à mesure de la dépossession, de nombreuses communautés chiquitanas choisissent la fuite. Cette stratégie n'est pas réactionnaire (refus de l'occident), mais elle assure une autonomie de plus en plus menacée. Tant qu'il y eut de l'espace, la fuite restait possible. Mais depuis les années 60, des colons venus de tous les horizons (quechuas, aymaras, japonais, mennonites, etc.) s'installent, réduisant considérablement les possibilités d'éloignement.

³ La thématique « indigène » est généralement délaissée aux Organisations Non Gouvernementales (ONG) qui n'agissent pas systématiquement autour d'un objectif scientifique. Il n'existe pas de programme archéologique en Chiquitanie qui permettrait la découverte de nouvelles informations. Des sites précolombiens sont connus et ont été répertoriés par l'anthropologue Jürgen Riester. Ils sont actuellement exposés à une forte érosion qui risque de les faire disparaître.

Laurent Lacroix, « Naissance et Développement d'une identité coloniale bolivienne : les Chiquitanos »
in *Cauces*, Revue d'Etudes Hispaniques de l'Université de Valenciennes, 2003, n°4,
Les ombres de la conquête : fuites, dénis et oublis, pp. 75 – 96.

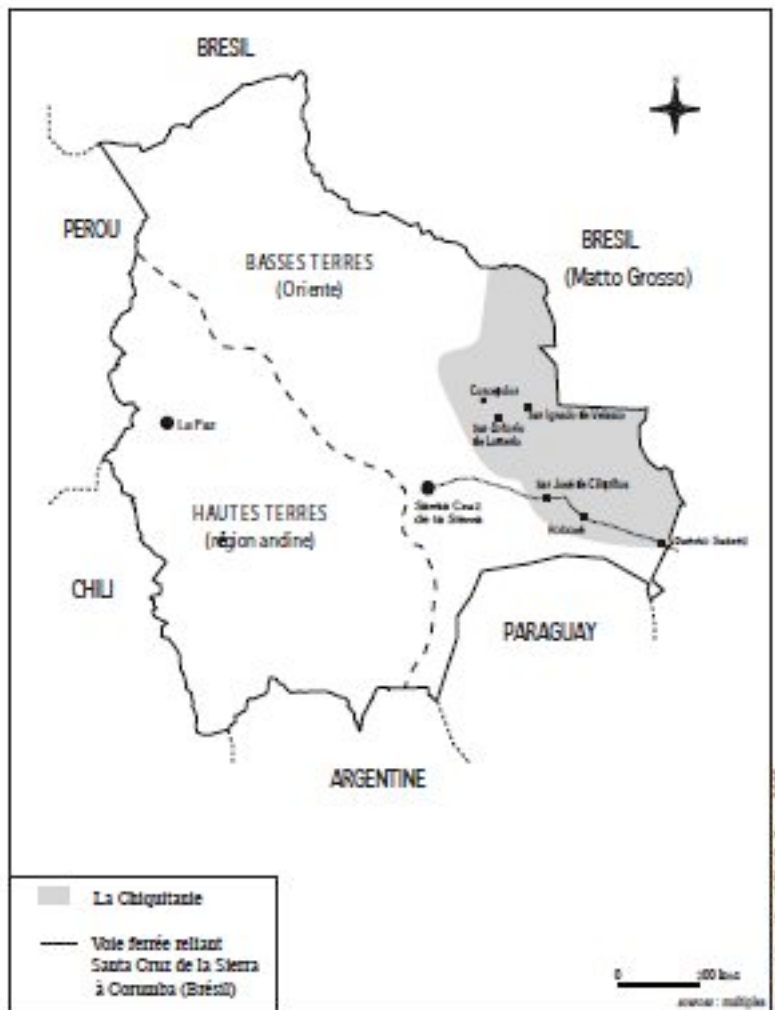


Fig. 1 : localisation de la Chiquitanie (Bolivie).

Le département de Santa Cruz devient une mosaïque culturelle dans laquelle des groupes socio-économiques développent des intérêts différents, voire opposés. La fuite en avant généralisée réduisait les possibilités de fuite traditionnelle indigène.

Aujourd'hui, nous assistons à un début de réaction des communautés chiquitanas face à la dépossession historique. Des organisations indigènes locales émergent⁴, prennent la défense des droits territoriaux et s'engagent sur la scène politico-électorale dominée par les non-indigènes⁵. Les chiquitanos ont cessé de fuir. Ils sortent peu à peu de l'oubli dans lequel ils étaient refoulés par l'histoire officielle, celle des élites.

1. Le processus historique de conformation identitaire chiquitana

1.1. La Chiquitanie précolombienne : une concentration de tribus dites « acéphales »

Il existe un manque crucial de données sur la période précolombienne. D'une part, parce que les seuls ethnographes de l'époque furent les missionnaires jésuites eux-mêmes et leur vision fût bien souvent marquée d'un profond ethnocentrisme. D'autre part, parce que les recherches historiques, nationales ou étrangères, se sont trop souvent focalisées sur la période des missions, condamnant à l'oubli la vie préexistante à cette époque fondatrice du monde occidental en Chiquitanie. Cependant, la correspondance de certains travaux nous a laissé quelques informations.

La zone d'influence des groupes appelés chiquitanos était sans doute plus vaste que la Chiquitanie actuelle. Elle s'étendait de la zone piémontaise andine jusqu'au Matto Grosso brésilien. L'origine de la dénomination « chiquitana » reste incertaine. Elle pourrait être soit le résultat d'une traduction espagnole du terme guaraní « tapuy-miri » qui signifie « petits ennemis », soit le fruit d'une exagération des premiers colons qui dénommèrent les Chiquitanos « Chiquitos » pour leurs portes d'entrée particulièrement basses et étroites (sans doute pour se protéger des attaques ennemies et pour réduire l'entrée massive de moustiques et autres insectes porteurs de maladies).

⁴ Les « centrales indigènes » locales rassemblent des communautés situées autour de chaque ex-réduction. La plupart des petites villes de Chiquitanie compte avec une organisation indigène locale. L'ensemble de ces organisations forme une organisation régionale, l'Organisation Indigène Chiquitana (OICH).

⁵ Cette double stratégie chiquitana, territoriale et électorale, fait l'objet d'une recherche doctorale en cours : Laurent LACROIX, *Indigènes et politique en Bolivie. Étude des stratégies chiquitanas dans le nouveau contexte politique* (intitulé provisoire), sous la direction de M. Christian Gros.

Plus certaine est l'adoption de la dénomination « chiquitano » qui deviendra rapidement un terme générique, défini par des acteurs extérieurs, et rassemblant un ensemble de tribus très différentes⁶ dont la détermination et le nombre restent incertains. Pour cette époque, certains anthropologues déterminent 35 groupes différents alors que l'Eglise en dénombre plus d'une cinquantaine.

La contradiction affecte la plupart des informations sur la période précolombienne. L'ancienne configuration linguistique reste controversée : trois grandes familles sont systématiquement citées (*arawak*, *chiquitana* et *chapakura*), mais certains spécialistes estiment que trois autres langues auraient été usitées à cette période, à savoir l'*otukea*, le *guarani*⁷ et le *zamuka*⁷.

Le doute réside également autour de la démographie des tribus locales. Si la majorité des historiens pense que les noyaux de peuplement regroupaient une vingtaine de familles, soit quelques centaines d'individus, d'autres développent l'hypothèse de quelques villages abritant près de 20 000 habitants. Face à l'avancée des colons et des maladies, la plupart des tribus auraient développé une stratégie de division pour multiplier les chances de survie⁸. Les différents positionnements scientifiques viennent de l'utilisation des sources historiques et, de ce fait, de la rencontre individuelle des conquérants et des jésuites avec des petites tribus nomades, des groupes plus conséquents et semi-nomades, voire sédentaires et agriculteurs.

Le flou persiste lorsque l'unanimité des historiens et ethno-historiens détermine le même type d'organisation socio-politique malgré les différences démographiques et culturelles. L'ensemble des tribus se serait conformé en sociétés acéphales ou égalitaires. Si dans certains cas, le pouvoir était héréditaire, il fallait bien souvent faire acte de courage et de bravoure pour devenir chef (*Iriabo*), c'est-à-dire nommé par le Conseil des Anciens. La hiérarchie était peu développée et le chef n'exerçait véritablement son pouvoir qu'en cas de conflit intertribal. Les prisonniers étaient souvent incorporés au groupe par le mariage. Le reste du temps, les tribus s'organisaient autour de liens inter-familiaux dans lesquels les shamans jouaient un rôle prépondérant. L'éducation des enfants paraissait incroyablement

⁶ L'incorporation de ce nom a été adoptée par l'ensemble des groupes précolombiens de la zone. La réappropriation actuelle de l'identité ne relève pas de différences tribales historiques, mais s'attache, au contraire, à utiliser cette dénomination commune pour développer une stratégie identitaire indigène unitaire.

⁷ L'hypothèse ne semble pas infondée puisque la Chiquitanie constitue également le territoire des Ayoreode, de langue *zamuka* et l'influence des Guaranís, vivant aujourd'hui dans le Chaco bolivien s'étendait vraisemblablement jusqu'en Chiquitanie.

⁸ Bärbel FREYER, *Los Chiquitanos. Descripción de un pueblo de las tierras bajas orientales de Bolivia según fuentes jesuíticas del siglo XVIII*, Ed. Jürgen Riester, Santa Cruz de la Sierra, APCOB, Serie Pueblos Indígenas de las Tierras Bajas de Bolivia, 2000, n° 15, p. 46.

libre aux yeux des conquérants et une bonne partie du quotidien était réservée à la fête lorsqu'il ne s'agissait pas de partir à la chasse ou à la cueillette.

1. 2. La colonisation de la Chiquitanie

Les raisons de l'initiative colonisatrice en Chiquitanie sont semblables à toute autre expérience de ce genre en Amérique du Sud. Les Espagnols, pris par la fièvre de l'El Dorado, après avoir rencontré les premières tribus dont certains membres portaient des bijoux d'or et d'argent, recherchent désespérément la civilisation prospère. L'enthousiasme cède rapidement le pas à la désillusion et les rumeurs localisent le *Paititi*⁹ plus au nord, vers le Beni. Mais la richesse ne constitue pas le seul motif de la colonisation de la région.

Le vice-roi Toledo incite à la découverte du territoire afin d'y installer la civilisation espagnole. La Chiquitanie, région frontalière à l'empire des Portugais doit être investie et servir de zone de protection. Mais la présence lusophone ne constitue pas la seule menace. Plus au sud, les Chiriguanos offrent une résistance sans précédent¹⁰, et il devient nécessaire d'imposer, là encore, une présence espagnole. Le souci d'évangélisation ne prendra une ampleur particulière dans l'histoire de la région qu'à partir du XVII^e siècle. Au fur et à mesure de la découverte de la région et de ses habitants, la force de travail des « barbares » devient une motivation supplémentaire. L'avenir de la Chiquitanie est décidé.

Les premières entrées en territoire Chiquito se soldent par des échecs. Les quelques téméraires rebroussement systématiquement chemin face à l'adversité naturelle et aux attaques des populations locales¹¹. Ce n'est qu'à partir de 1537, date à laquelle se fonde la ville d'Ascensión, que de véritables expéditions sont organisées. Le premier à s'aventurer, Álvar Núñez Cabeza de Vaca, entre en Chiquitanie en 1543. L'expédition se solde par un échec, mais permet le contact avec un certain nombre de tribus. En 1547, Domingo Martínez Irala part pour deux ans. Cette expérience est considérée comme la véritable entrée historique des Espagnols en Chiquitanie.

⁹ En Orient bolivien, l'El Dorado prenait le nom de *Paititi* ou *Gran Mojo*.

¹⁰ Les Chiriguanos se sont historiquement démarqués par leur forte résistance à l'envahisseur en menant des attaques surprises et répétées. Les Espagnols n'ont fait que se substituer aux Incas dont l'empire s'arrêtait là où commençait le territoire chiriguano qui forme le Chaco bolivien actuel.

¹¹ Birgit KREKELER, *Historia de los Chiquitanos (1542-1767)*, Ed. Jürgen Riester, Santa Cruz de la Sierra, APCOB, Serie Pueblos Indígenas de las Tierras Bajas de Bolivia, 1995, n°2, p. 33-35.

La découverte a pu se réaliser grâce à des moyens militaires conséquents qui ont favorisé de nombreux actes de cruauté. Aidés par certaines tribus alliées¹², les conquistadores n'hésitaient pas à réprimer massivement les tribus hostiles à leur avancée. La conquête était lancée. Le coup de grâce définitif est porté par Ñuflo de Chávez qui, en 1561, fonde la ville de Santa Cruz de la Sierra¹³ après avoir soumis les tribus locales. À partir de ce nouveau point de refuge, les explorations deviennent plus faciles et plus conséquentes.

La Découverte et la Conquête laissent la place à la colonisation. C'est le début d'une présence permanente et progressivement envahissante des Espagnols et des métis¹⁴.

Santa Cruz de la Sierra se fonde sans prendre compte de l'avis des dirigeants de La Plata qui ne souhaitent pas l'implantation d'une colonie si avancée en terre inconnue. La décision de Ñuflo de Chávez tendra à isoler la ville dès sa création. Les pires excès à l'encontre des populations locales ne se font pas attendre. L'édification de la ville signifie le début des systèmes de réduction, de tribut et d'encomienda. En 1564, on estime que plus de 40 000 indigènes¹⁵ dépendent d'une centaine de crucéniens. Dès lors, le nombre de serviteurs va décroître rapidement. En 1575, on n'en décompte plus que 16 000 et en 1604, ils ne sont qu'un millier. Les maladies, les épidémies, la famine, la vente de serviteurs ou l'envoi forcé aux mines de Potosí sont les raisons principales de cette forte baisse démographique. Ce malheur en appelle un autre : le manque de main d'œuvre incite les crucéniens à organiser de grandes chasses aux esclaves.

Tous ces abus incitent certaines tribus à fuir dans la forêt pour préserver leur indépendance. D'autres reculent et organisent des attaques répétées alors que les groupes asservis se soulèvent régulièrement face à l'exploitation intensive et croissante des Espagnols¹⁶. En 1564, une rébellion sans précédent éclate à Santa Cruz de la Sierra. Les crucéniens échappent de peu au massacre et réagissent sans mesure en réprimant les indigènes qui n'ont pas fui. Les tribus environnantes ne cessent d'attaquer pour refouler l'ennemi blanc de leurs territoires respectifs. Ñuflo de Chávez perdra la vie lors d'un affrontement contre les Itatines en 1578. Face à la réaction indigène, les Espagnols décident de

¹² Les pactes entre les tribus et les Espagnols restaient temporaires, dépendants des relations intertribales. Les Guaranis ont, pour la plupart, soutenu massivement les expéditions espagnoles en territoire ennemi.

¹³ Proche de San José de Chiquitos.

¹⁴ Bernd FISCHERMANN, *Pequeña historia del pueblo chiquitano*, document dactylographié, San Ignacio de Velasco, 1994, p. 25.

¹⁵ Birk et Fischermann estiment que la population placée sous l'autorité d'un patron oscillerait entre 40 000 et 60 000 personnes.

¹⁶ Birgit KREKELER, *op. cit.*, p. 196-203.

transférer la ville de Santa Cruz de la Sierra à son emplacement actuel (1595), plus à l'Ouest, éloignée de la menace permanente des tribus qui ont retrouvé la liberté. En 1604, l'ancienne ville de Santa Cruz (Santa Cruz la Vieja) est définitivement abandonnée. « La Chiquitanie retrouve son indépendance pour un temps prolongé. Elle redevient une terre indigène¹⁷ ».

La découverte de la Chiquitanie s'est réalisée par la conquête militaire. La colonisation a immédiatement pris des formes abusives d'exploitation des populations indigènes forcées à servir les nouveaux maîtres des lieux. La violence fût telle, qu'elle engendrait l'extermination de certaines tribus et la diminution démographique des groupes soumis au système de l'encomienda. Si la période de Découverte se caractérise par une insoumission et une résistance chiquitana, la colonisation fût beaucoup plus radicale et unilatérale dans les relations entre les Espagnols et les non-européens. La fondation de Santa Cruz annonçait près de 40 ans d'esclavage et de répression. Le transfert de la ville signifie le retour à la liberté pour l'ensemble des groupes autochtones qui se réapproprient leurs territoires respectifs et qui reprennent leurs anciens modes de vie. Mais le répit est de courte durée. En 1690, soit 86 ans plus tard, les jésuites sont chargés d'évangéliser les tribus de Chiquitos par la Couronne espagnole. Une nouvelle forme de colonisation commence¹⁸.

1. 3. La période jésuite (1690-1767)

Le concept de la réduction fut inventé par les Pères franciscains. Il est repris et développé par les jésuites qui concrétisent l'expérience religieuse à travers le continent Sud-américain. Le principe de la réduction permet de répondre à deux objectifs principaux : le contrôle idéologique et matériel des nouveaux croyants indigènes, et la protection de ceux-ci contre les agressions de la société dominante nationale. En somme, un projet humaniste et paternaliste.

Les origines de la présence jésuite en Chiquitanie sont multiples. Elles répondent à un ensemble de facteurs politiques contemporains. Depuis 1639, les Portugais sont omniprésents dans la zone. Deux ans auparavant, de petites unités ont traversé le fleuve Paraguay (frontière entre les deux empires) et

¹⁷ Bernd FISCHERMANN, *op. cit.*, p. 10.

¹⁸ Pour Patzi, la réduction jésuite « fonctionne comme une institution symbolique violente qui n'utilise pas la guerre pour soumettre l'Indigène, mais des institutions de discipline et de modelage cérébral qui forcent à accepter la culture dominante comme légitime ». Felix PATZI PACO (coord.), *Insurgencia y sumisión. Movimientos indígena-campesino contemporáneos (1983-1998)*, La Paz, ILDIS, UMSA, 1998, p. 7.

multiplient les chasses aux esclaves¹⁹. Le *Gran Paititi*, qui n'est toujours pas découvert, ne doit pas tomber entre les mains de l'ennemi. Il devient urgent de former un front qui limiterait les invasions portugaises et protégerait les richesses encore non découvertes de cette partie des Basses Terres.

Mais le renforcement territorial n'est pas la seule cause de la venue des jésuites en Chiquitanie. En 1690, quatre tribus envoient une délégation à Santa Cruz de la Sierra pour demander une protection face aux Portugais et Espagnols qui déciment les communautés²⁰. Cette même année, le père jésuite José de Arce, du collège de Tarija, arrive dans la ville avec le projet de fonder des réductions en zone chiriguana. Les crucéniens déconseillent au Père une telle entreprise, car les tribus du Chaco ont toujours offert une résistance violente. Le Gouverneur de l'époque profite alors de la demande indigène pour orienter Arce vers la Chiquitanie. Ce dernier accepte sans trop d'hésitation. La Couronne se voit rassurée, les indigènes protégés et les jésuites promis à une nouvelle expérience d'évangélisation. Malgré la forte résistance des crucéniens qui voient leur réserve de main d'œuvre gratuite menacée, le système de réduction s'établira en Chiquitanie, donnant naissance à une identité nouvelle : la culture chiquitana.

Les premières tentatives de fondation de réductions échouent. Les tribus qui rencontrent des Blancs pour la première fois réagissent farouchement, alors que celles qui troquent avec les Espagnols et qui n'ont pas demandé de protection refusent de perdre leur liberté, motivées par les shamans qui voient les jésuites comme des concurrents directs. La réaction autochtone prend trois formes distinctes face à la venue des Jésuites : elle peut être violente (et ce, durant toute la période jésuite), passive (fuite face à l'avancée des religieux et politique de la terre brûlée) ou faire l'objet d'une assimilation volontaire (sans doute les groupes dominants qui voyaient, dans la collaboration avec les Blancs, un moyen de renforcer leur hégémonie sur les petites tribus)²¹.

La première réduction est fondée en 1691 par le Père Arce. Par la suite, plus de dix missions seront créées en Chiquitanie. Pour se faire, les jésuites organisent des « chasses spirituelles » régulières qui consistent à sortir du village pour convaincre des tribus à l'aide des autochtones convertis. Mais le charisme et la propagande ne suffisent pas toujours. La force est souvent utilisée, surtout lorsque l'un

¹⁹ Krekeler insiste sur les multiples rafles portugaises tout en spécifiant l'absence d'informations précises (Birgit KREKELER, *op.cit.*, p. 72-73). Fischermann indique l'existence de deux grandes chasses qui auraient eu lieu entre 1647 et 1649, puis en 1681 (Bernd FISCHERMANN, *op. cit.*, p. 11).

²⁰ Les tribus sont les suivantes : les *zumbikis*, les *kozos*, les *pakaras* et les *pinokos*.

²¹ Birgit KREKELER, *op. cit.*, p. 204-212.

des pères trouve la mort pendant une de ces chasses. Les autres méthodes consistent en la création d'une dépendance économique et en un dénigrement systématique du shaman local. La réussite des réductions jésuites en Chiquitanie réside dans la conformation d'un espace de protection des tribus face aux chasses aux esclaves espagnoles et portugaises, dans le développement d'une propagande catholique (déstructuration des relations traditionnelles entre les familles tribales et le shaman local) ainsi que dans la mise en place d'un système respectueux de quelques règles tribales.

Le système missionnaire ne fonctionne que trop bien. Il suscite des jalousies et va à l'encontre de certains groupes d'intérêts. En 1767, la Couronne d'Espagne prend la décision d'expulser les jésuites du continent après avoir été convaincue par les secteurs économiques les plus impatientes, qui dénoncent à tort, l'accumulation de richesses de la Compagnie de Jésus et son intention prochaine de devenir indépendante de la Couronne. L'expulsion se réalise dans la précipitation. En moins d'un an, il ne reste plus aucun jésuite en Chiquitanie. L'armée est chargée de raccompagner les Pères aux bateaux qui les ramèneront en Europe. La mission des soldats suscite plusieurs rébellions un peu partout dans la région. Selon certaines sources, les jésuites n'auraient pas offert de résistance lors de leur expulsion et auraient calmé les autochtones qui se voyaient menacés par les chasseurs d'esclaves.

En 1767, on dénombre 23 988 indigènes baptisés dans les 10 missions de Chiquitanie, ce qui laisse à penser que près de 40 000 Chiquitanos peuplaient les réductions²².

Les jésuites ont voulu créer un monde idyllique et utopique qui cache toute une série d'agissements peu relevés par les historiens locaux. Aucune mission ne s'est créée de manière pacifique. Beaucoup de tribus résistèrent à l'idée d'être réduites puis, cédèrent grâce aux méthodes employées par les jésuites. Cette période a offert un sursis à la majorité des groupes autochtones régulièrement chassés par les Espagnols et les Portugais qui se disputaient la région. La mission a offert la protection face à la barbarie coloniale et la vie y était plutôt paisible. Cependant, l'ordre hiérarchisé et concentré aux mains des deux Pères responsables de chaque réduction, interdisait toute émancipation réelle des Chiquitanos. Car si la mission a bien offert la protection et la paix aux Chiquitanos, si elle a donné lieu à une création architecturale et artistique remarquable, l'organisation adoptée par les

²² Birk estime qu'en 1767, 37 000 Chiquitanos peuplent la dizaine de mission. Gudrun BIRK, *Dueños del bosque. Manejo de los recursos naturales por indígenas chiquitanos de Bolivia*, Ed. Jürgen Riester, Santa Cruz de la Sierra, APCOB-CICOL, Serie Pueblos Indígenas de las Tierras Bajas de Bolivia, 2000, n° 14, p. 55. Si l'on considère que les Pères ne baptisaient que les nouveaux-nés et les personnes proches de la mort, le chiffre de 40 000 personnes est envisageable selon plusieurs historiens.

religieux ne fût pas si respectueuse des différences tribales. Elle eût pour conséquence, une uniformisation linguistique, politique, sociale et culturelle basée sur l'acculturation²³.

La sédentarisation a suspendu les perceptions et les modes d'appropriation des ressources naturelles comme la forêt ou les rivières, tout en réduisant l'espace territorial des tribus insoumises. La plupart des traditions, croyances et coutumes se sont progressivement homogénéisées en intégrant un catholicisme omniprésent dans le quotidien de la réduction. Comme le spécifie Schwarz, les réductions se sont construites sur un multi-ethnocide, puis elles ont modelé un processus d'ethnogenèse qui a donné naissance au « Chiquitano », terme générique qui désigne toute personne d'origine autochtone suivant les préceptes catholiques et conservant sa cosmogonie. Un nouveau groupe socioculturel est né des missions²⁴.

1. 4. La période post-jésuite (1767 – 1825) : appropriation de l'espace politique et changement de modèle de cohabitation

L'expulsion des jésuites, décidée dans la précipitation, laisse place à une curieuse et chaotique tentative de laïcisation en ce milieu de XVIII^e siècle. Le système des missions a définitivement sédentarisé les Chiquitanos qui ont adopté une gestion occidentale des ressources naturelles, et dont la perte croissante des connaissances traditionnelles rendait dépendants des nouveaux responsables des réductions. Ces derniers reprennent le modèle organisationnel hiérarchique des jésuites.

Désormais, le pouvoir est partagé entre un administrateur laïc, un militaire et un curé dépendant directement de l'Evêque de Santa Cruz (les jésuites dépendaient de la Couronne).

La répartition du pouvoir ne se réalise pas immédiatement. Les curés sont les premiers chargés de gouverner les réductions. Les novices occupent leur fonction sans recevoir d'ordres particuliers, ni

²³ Il serait trop périlleux de s'engager dans le détail d'une telle organisation. Les jésuites ont fortement marqué l'histoire et la culture de la Chiquitanie. Ils ont organisé les réductions autour de la religion, de l'éducation et de l'art offrant aujourd'hui encore de somptueuses églises et un répertoire musical conséquent. L'uniformisation spécifiée se manifeste par l'invention de la langue chiquitana à partir des dialectes tribaux, et par la mise en place d'une organisation politique hiérarchisée dans laquelle les Pères détenaient le monopole de la décision, reléguant le Cabildo (Conseils des chefs de tribus, apparu avec les jésuites) à un rôle mineur. Malgré le respect de certaines libertés culturelles (chaque groupe vivait dans une *parcialidad* —quartier particulier— régie selon les lois tribales), les cadres religieux imposaient des règles de vie strictes (organisation de la production, formation à l'artisanat, activités religieuses très importantes, incitation à la délation, etc.) qui ont uniformisé la plupart des modes de vies tribaux.

²⁴ Burkhard SCHWARZ, *Yabaicürr-Yabaitucürr-Chiyabaiturrip. Estrategias neocoloniales de « desarrollo » versus territorialidad chiquitana*, La Paz, Ed. FIA-Semilla-CEBIAE, Serie Producción de modelos alternativos productivos, 1994, n° 1, 306 p.

même connaître la langue chiquitana. L'organisation prend rapidement des formes chaotiques et abusives. Les curés-administrateurs se convertissent en tyrans et s'approprient individuellement les terres collectives de l'Eglise. Le désordre est tel, que le premier Gouverneur de Chiquitos demande à être relevé de ses fonctions après seulement trois mois de présence dans cette zone, dégoûté par l'impossibilité de faire régner l'ordre. En 1768, l'Evêque de Santa Cruz ne peut que constater la discorde. La spiritualité n'a plus sa place dans la nouvelle vie des réductions. Pour l'Eglise, cette transition constitue le début de l'esclavage dans la région²⁵.

Quelques années plus tard, les premiers administrateurs arrivent pour tenter de calmer l'effervescence et réduire l'hégémonie des curés. Mais rien ne change. Au début des années 1780, de nombreux Chiquitanos fuient les réductions face à la tyrannie généralisée et fondent des communautés dans des lieux encore vierges de toute présence blanche. Les arrogants et ignorants curés sont remplacés par des administrateurs, salariés du Roi, qui sont chargés de la gestion des réductions. La mesure n'empêche pas la décadence. La Chiquitanie connaît une baisse drastique de son économie. La production et la valeur des produits traditionnellement offerts par les missions (cire et vêtements) chutent de façon vertigineuse²⁶. Les marchés mutent selon les intérêts des administrateurs et des curés qui tirent profit de l'exploitation gratuite de la main d'œuvre chiquitana. Rapidement, la situation devient insoutenable et les Chiquitanos regrettent le temps des jésuites. La férocité des nouveaux maîtres des réductions provoque plusieurs soulèvements au cours de la dernière décennie du XVIII^e siècle. À San Ignacio, tous les administrateurs sont massacrés. Le respect inconditionnel des Chiquitanos envers les hommes d'église sauve le curé.

Cette décennie correspond à une fuite massive des autochtones. Certains se retirent pour peupler les périphéries des centres urbains occupés par les métis, alors que d'autres préfèrent s'éloigner du monde occidental pour fonder de nouvelles communautés²⁷. La Chiquitanie devient un espace de luttes acharnées entre des commerçants crucéniens sans moralité, des curés-hacendados peu soucieux de leurs ouailles et des administrateurs corrompus et tyranniques. Le changement est radical pour les

²⁵ Reinaldo BRUMBERGER (Padre), *El alma chiquitana. Historia del pueblo chiquitano*, Concepción, document photocopié, sd, p. 16-17.

²⁶ Cynthia RADDING, « Historical Perspectives on Gender, Security, and Technology : Gathering, Weaving, and Subsistence in Colonial Mission Communities of Bolivia », *International Journal of Politics and Society*, Vol. 15, n° 1, 2001, p. 107-123.

²⁷ Ministerio de Desarrollo Sostenible y Planificación - Viceministerio de los Asuntos Indígenas y Pueblos Originarios (MDSP-VAIPO), *Informe de Necesidades de la Demanda de Tierra Comunitaria de Origen Lomerio*, La Paz, VAIPO, 2000, p. 13.

Chiquitanos. Le nouveau système de domination, qui se met en place, se base sur une compétition impitoyable pour le pouvoir. Le modèle jésuite est définitivement abandonné. La redistribution instaurée par les Pères fondateurs n'est plus à l'ordre du jour. Après une quarantaine d'années de luttes et d'efforts stériles, le Roi s'avoue vaincu. Il incorpore les territoires des missions aux autres provinces de la vice-royauté de La Plata et les ouvre définitivement aux entreprises des crucéniens. Le temps des missions jésuites est révolu. Les Chiquitanos vont devoir résister aux vagues successives et agressives des crucéniens qui ont attendu si longtemps l'autorisation d'investir ces terres prometteuses.

1. 5. La République : appropriation massive et agressive des ressources naturelles (moyens de production et de reproduction identitaire)

Le XIX^e siècle est doublement obscur pour la Chiquitanie, et ce pour deux raisons : d'une part, les références historiques sont rares et imprécises ; d'autre part, c'est à cette même époque qu'un système de spoliation et de domination se met en place, réduisant les Chiquitanos à des esclaves modernes. Ces deux *ombres* sont probablement liées.

Au début du siècle, la région de Santa Cruz a conservé les formes matérielles et l'esprit d'une société frontalière telle qu'elle se profilait au XVI^e siècle²⁸. L'économie est peu dynamique, la production très locale, les marchés plutôt rares et l'Etat n'assure aucun contrôle sur le régime agraire. Santa Cruz est isolée économiquement et politiquement. Seul, le commerce du sucre a permis à cette région de se développer au cours du XX^e siècle.

Le XIX^e siècle commence en 1825 avec la Guerre d'Indépendance. Les 25 premières années sont supposées voir le système de réduction conservé et l'éducation missionnaire maintenue. La libération du joug impérial n'appartient apparemment qu'à l'histoire des élites espagnoles et métisses. Cependant, des milliers de Chiquitanos et Guaranís périssent dans cette aventure émancipatrice. Les premiers sont enrôlés du côté des royalistes et sont systématiquement envoyés en première ligne où ils sont massacrés. Les Républicains prennent la défense des indigènes et revendiquent leur libération.

²⁸ Isabel CANEDO, « Caracterización de las tensiones en la frontera en el siglo XIX » in Vera LORETO CORREA (comp.), *Santa Cruz en el Siglo XIX. Ponencias presentadas en el II Ciclo de Historia Cruceña*, Santa Cruz de la Sierra, Museo de Historia de Santa Cruz de la Sierra, UAGRM, Ed. Universitaria, 1997, p. 62.

Cela ne les empêche pas de réprimer massivement des garnisons entières de populations originaires donnant lieu à de véritables carnages comme celui de Santa Bárbara²⁹.

La défaite des Royalistes ouvre de nouveaux espaces aux libéraux attirés par les Basses Terres. L'Indépendance constitue le début d'un dépouillement massif des terres communautaires indigènes autorisé par la législation révolutionnaire³⁰. Le changement provoque une transformation des relations entre les populations autochtones et blanches. Un « nouveau pacte » s'établit sur une altérité bipolaire, raciale et culturelle³¹.

L'Etat républicain maintient la relation coloniale caractérisée par une situation de domination des descendants des colons sur les communautés autochtones. La bipolarisation s'aiguisait pendant les trente premières années de la République bolivienne (1830-1860). Les luttes de pouvoirs économique et politique entre les représentants locaux de l'Etat et ceux de l'Eglise excluent les Chiquitanos du partage des ressources naturelles. Les relations inter-ethniques se basent progressivement sur la détention des moyens de production. Le régime agraire prend des formes nouvelles : la privatisation progressive des terres communales, anciennement destinées à l'ensemble de la réduction, restreint l'accès des Chiquitanos à la terre, mais ne la supprime pas encore³². La répartition inéquitable des moyens de production comme la terre, l'eau ou encore les troupeaux des ex-missions, crée un scénario encore inédit en Chiquitanie. L'avènement du secteur privé, basé sur l'appropriation massive, illégale et inéquitable des ressources collectives, engendre une configuration socio-politique nouvelle. La Chiquitanie devient la scène de luttes locales (qui correspond à chaque réduction) entre grandes familles crucéniennes qui se disputent le pouvoir économique et politique. Les Chiquitanos sont écartés, rejetés dans la marginalité.

²⁹ Warnes, républicain crucénien, souligne la manipulation des Chiquitanos par les royalistes après avoir libéré San Rafael, une réduction de Chiquitanie. Cette intervention se produit après le massacre de Santa Bárbara où Warnes ordonne de brûler un millier de Chiquitanos en représailles de leur soutien au Gouverneur Royaliste de la région.

³⁰ La loi du 10 mai 1843 fût le véritable début d'un plan de dépouillement des terres de communauté. Ballivian développa la thèse de *l'enfiteusis* selon laquelle les terres communautaires et communales sont considérées comme propriété de l'Etat. Seuls l'usage et l'usufruit de ces terres sont en état enfiteutiques, ce qui signifie qu'elles peuvent être récupérées par l'Etat à n'importe quel moment. Les Indiens doivent désormais payer pour vivre de leurs terres. En Chiquitanie, cette mesure bénéficiera aux crucéniens.

³¹ À partir de ce moment, les relations décrites sont réduites entre deux groupes distincts et globalisants : les « Blancs » (composé par les criollos, les métis, les *vecinos*, les colons de la frontière, les missionnaires, les fonctionnaires et les explorateurs) et l'« indigène » (non-blancs, marginalisés et exclus du premier groupe). Canedo, *op. cit.*, p. 62.

³² Cynthia RADDING, « Naciones y territorios indígenas frente al estado en el Noroeste de México y el Oriente de Bolivia, siglo XIX », *Latin American Studies*, CEDLA, 2001, p. 9.

Dans les années 1850, le Président Belzú prend l'honorable initiative d'abolir le système des réductions. Si la décision permet à bon nombre de Chiquitanos de se défaire de leurs patrons et de fuir les ex-réductions pour fonder des communautés isolées du monde des blancs, elle aura pour autre conséquence l'ouverture de la zone à l'arrivée massive de crucéniens et de descendants espagnols. Quelques temps après, une enquête du Ministère de l'Intérieur dénonce une mise en service obligatoire et quasi systématique de la majorité des Chiquitanos³³ par les patrons qui les empêchent de cultiver pour eux-mêmes, et contribuer normalement comme tout citoyen reconnu par la République. Le dépouillement s'amplifie avec les lois décrétées par le Président Melgajero connues pour être destructuratrices des communautés paysannes et indigènes du pays³⁴. Suit tout un ensemble de législations dépossédant les communautés indigènes de leurs terres et territoires traditionnels. Dès 1870, les crucéniens se sont approprié l'ensemble des bonnes terres de la région et occupent tous les centres urbains.

Après avoir connu le dépouillement et le refoulement, les Chiquitanos connaissent l'exploitation intensive avec le boom du caoutchouc. Entre 1879 et 1885, les premières compagnies étrangères s'installent en Chiquitanie et dans le Beni. Si les débuts connaissent une dimension restreinte, l'exploitation de la gomme prend rapidement des allures industrielles pour répondre aux besoins des marchés internationaux. L'agriculture connaît alors une diversification et une intensification. L'exploitation du caoutchouc et le développement agricole demandent subitement une main d'œuvre conséquente et bon marché. Les Chiquitanos sont les victimes idéales d'un système d'endettement généralisé. Si pour les plus modérés, cette période constitue le début véritable d'une domination métisse et d'une soumission indigène, pour d'autres, on assiste simplement aux débuts de l'esclavage moderne.

³³ L'existence de ce document est révélée par B. Fischermann. En 1854, le Ministère de l'Intérieur mène une enquête destinée à éclaircir les problèmes des Chiquitanos pour répondre à la contribution obligatoire que chaque citoyen doit à l'Etat. Bernd FISCHERMANN., « Historia chiquitana en la segunda mitad del siglo XIX » in Vera LORETO CORREA (comp.), *Santa Cruz en el Siglo XIX*, op. cit., p. 78-79.

³⁴ Continuant la traditionnelle conception juridique selon laquelle les terres possédées par les indigènes sont propriété de l'Etat (thèse de l'enfiteusis élaborées par Ballivian), Melgajero décrète, de manière dictatoriale, la loi du 20 mars 1866 qui déclare propriétaires de pleins droits les indigènes qui possèdent les terrains de l'Etat en contrepartie du paiement d'une somme comprise entre 25 et 100 pesos. Les indigènes ont alors soixante jours pour payer la première somme sous peine de confiscation, voire d'expropriation. En 1868, Melgajero décrète une loi complémentaire selon laquelle les terres de communautés, possédées par la « race » indigène, sont la propriété de l'Etat, ordonnant en conséquence la vente publique de celles-ci pour couvrir la dette interne et subvenir aux besoins du service national.

Les conditions de travail des *siringueros*³⁵ sont abominables. Les travailleurs forcés, artificiellement endettés par les patrons, meurent par centaines d'un manque de soins et de malnutrition. Celui qui tente de s'échapper ne doit pas manquer sa fuite car il meurt bien souvent sous les coups de fouet publics lorsqu'il est repris et condamne ses enfants à vivre l'enfer pour renflouer la dette familiale. Le nombre de victimes de ce système d'exploitation n'a pas été estimé et ne doit pas obscurcir les conditions de vie des plus « chanceux » qui travaillaient gratuitement dans les fermes. Dans les années 1920, le marché gommifère perd de sa superbe. L'agriculture et l'élevage extensif deviennent les activités économiques principales de la Chiquitanie.

Le début des années 30 est marqué par la Guerre du Chaco (1932-1935). La mobilisation est massive, ce qui restreint considérablement la réserve de main d'œuvre et crée une chute conséquente de la production agricole. La guerre a une double conséquence pour les Chiquitanos : elle permet d'alléger quelque peu l'exploitation des patrons mais surtout, elle foment une prise de conscience paysanne chiquitana. À la fin du conflit, la plupart des Chiquitanos ne retournent pas dans les fermes des patrons. Ils fuient de nouveau et s'installent dans des espaces larges où les crucéniens sont peu présents. La conséquence d'un tel réveil est dramatique pour les métis qui voient l'agriculture sombrer dans la stagnation économique. L'Etat tente en vain d'améliorer le Code du travail et d'abolir le système d'endettement et de service gratuit. Les Chiquitanos ne veulent plus de patrons. Dans quelques cas, le retour pour venir chercher les familles se fait par la menace des armes. Les patrons sont surpris et ne peuvent pas réprimer comme ils l'ont si souvent fait. La création des évêchés de Chiquitos (1930) et de la province de Ñuflo de Chávez (1951) impose un minimum de morale.

La seconde Guerre Mondiale redynamise la production de caoutchouc. Mais l'impact est moins conséquent qu'en 1880. Les conditions de travail sont plus réglementées même si, des situations d'esclavage sont recensées jusqu'en 1975, dans les zones les plus reculées comme celle du Bajó Paragua. Dans les années 40, le département de Santa Cruz connaît l'ouverture d'un front agricole, conséquence de plans d'aides économiques internationaux (entre autres, le Plan Bohan en 1942). Les premières vagues de colons andins déferlent sur l'Oriente et les patrons locaux ne cessent d'agrandir illégalement leurs propriétés privées. La modernisation de la région intensifie les appropriations sauvages et incontrôlées des terres, réduisant une nouvelle fois les espaces territoriaux des communautés chiquitanas.

³⁵ Collecteurs de caoutchouc.

Dans ce nouveau contexte, la réforme agraire de 1953 libère officiellement tous les paysans, mais aussi toutes les terres. La nature des grands programmes nationaux a changé. Les nouveaux droits sont socio-économiques. L'indigène n'existe plus. Il disparaît subitement dans la paysannerie. La réforme agraire s'annonce catastrophique pour les Chiquitanos. En favorisant les forces économiques les plus vives, elle libère des forces destructrices des ressources naturelles et destructuratrices des derniers territoires chiquitanos³⁶. Entre 1953 et 1989, ce sont plus de 22 millions d'hectares qui sont offerts sous forme de concessions aux seules entreprises forestières dans tout l'Oriente bolivien.

Le réveil économique nécessite des réseaux pour importer et exporter les marchandises, surtout dans une région où les voies sont peu souvent utilisables. Le gouvernement décide de construire une voie ferrée qui relierait Santa Cruz de la Sierra à Corumbá, ville frontalière brésilienne. Des centaines de Chiquitanos, qui travaillent encore dans les *estancias*, sont envoyées sur les chantiers ferroviaires par leurs patrons qui récupèrent un pourcentage élevé de leurs salaires. Certains travailleurs chiquitanos sont surpris de leur non-salarisation. Les patrons rétorquent alors qu'il est temps de rembourser des dettes contractées des dizaines d'années auparavant.

Une nouvelle fois, les chiquitanos employés ne reviendront pas chez leurs patrons. La plupart d'entre eux fondent des communautés le long de la voie ferrée. C'est la dernière grande vague d'installations chiquitanas recensée jusqu'à ce jour. Les nouveaux villages s'organisent sur des bases totalement nouvelles délaissant l'organisation traditionnelle et les relations inter-familiales.

Dans les années 60, la Chiquitanie reste encore très isolée. Les routes étant très précaires, on marche beaucoup ou on utilise le cheval. La langue chiquitana est très usitée et beaucoup de Chiquitanos ne s'expriment pas correctement en castillan. L'isolement n'empêche pas la floraison d'entreprises forestières qui détruisent rapidement les forêts. Dès 1985, l'exploitation du bois devient irrationnelle. La déforestation massive provoque une prise de conscience générale. Mais la solidarité inter-communautaire est freinée par l'arrivée d'une nouvelle vague de missionnaires qui tentent une ultime reproduction du modèle de réduction à partir des communautés chiquitanas recomposées. Les conséquences sont catastrophiques pour la mémoire collective des Chiquitanos dont l'histoire est réécrite par les religieux. La fin des années 80 se concentre sur une amélioration des routes réalisée par

³⁶ La Réforme Agraire favorise les vagues de colonisation interne des Basses Terres. Dès 1952, l'Etat organise l'installation massive de paysans andins. En 1954, des communautés entières arrivent du Japon. L'année suivante, les Mennonites fondent à leur tour, une dizaine de communautés. Les nombreuses vagues de colonisation libres et incontrôlées n'ont pas été recensées.

et pour les entreprises forestières. La pénétration dans la forêt devient plus profonde et provoque des conséquences irréversibles.

1. 6. Résumé du processus identitaire chiquitano

Synthétiser plus de 450 ans d'une rencontre qui a souvent pris des formes de domination n'est pas chose aisée. La tentative conduit à des raccourcis, voire à des simplifications. Cette première partie a tenté de déterminer les grandes étapes historiques de la formation d'une population dite « indigène » de Bolivie, les Chiquitanos.

L'apparition même de ce groupe se produit lors des premiers contacts avec les conquérants espagnols. Des dizaines de tribus sont dénommées « Chiquitos » par les nouveaux arrivants, ne prenant pas en compte les différences territoriales et culturelles qui déterminent pourtant la conformation même de ces communautés « sauvages ».

Mais la véritable apparition historique des Chiquitanos se produit au cœur des missions jésuites. Les tribus de la région, amies et ennemies, sont « réduites » dans des villages dirigés par les Pères de la Compagnie de Jésus. L'identité chiquitana se construit à partir d'une acculturation, voire d'un ethnocide généralisé de toutes les tribus concentrées dans les missions. L'évangélisation et la sédentarisation forcées modifient considérablement les modes de vie précolombiens. La cohabitation prolongée entre les tribus et avec les jésuites va donner naissance à un groupe socioculturel nouveau. L'identité chiquitana se construit sur une langue commune, un modèle religieux catholique, mais aussi sur une continuité dans la gestion traditionnelle des ressources naturelles et une cosmogonie intertribale. Le « Chiquitano » n'est pas le résultat d'un syncrétisme mais bien d'une ethnogenèse.

À partir de l'expulsion des jésuites (1767), les Chiquitanos vont devoir subir l'invasion et la domination grandissantes des crucéniens. La majorité des stratégies s'oriente vers la fuite dans des espaces encore méconnus des « blancs ». L'identité chiquitana se concrétise dans l'oppression historique dont les principales étapes sont recensées dans le tableau 1.

2. Réflexions sur l'identité chiquitana

2. 1. Caractérisation et tentative de définition

Les Chiquitanos ne constituent pas et n'ont jamais constitué une unité ethnique, ni même un groupe culturel homogène. Fruit d'une création jésuite, l'ensemble des Chiquitanos partage une mémoire collective marquée par un dépouillement territorial dû à l'avancée croissante de colons — nationaux ou étrangers— qui correspond à la déstructuration de leurs territoires et à une réduction drastique de l'accès aux ressources naturelles. Aujourd'hui encore, le quadruple équilibre chiquitano reposant sur l'agriculture, la chasse, la pêche et la cueillette, reste fondamental dans la vie des communautés. La diversité d'accès aux ressources est de plus en plus menacée lorsque les territoires traditionnels (qui ne signifient pas originaires dans le cas chiquitano) se restreignent.

Mais la perte territoriale n'est pas le seul élément identitaire. Au-delà de la relative homogénéité linguistique³⁷, la majorité des Chiquitanos partage des souvenirs collectifs et individuels empreints d'oppression et de marginalisation³⁸. Leur histoire est marquée par le recul et la fuite ou encore la soumission.

Le moment fort de l'identité chiquitana ne vient donc pas de l'ethnique à proprement parler, mais de la similitude des conditions en tant qu'« indigène ». Le problème ne se pose pas tant en termes de différence ethnique, mais bien plus en termes de traitement et de conditions de vie qui sont semblables pour tous les groupes indigènes de l'Orient. La prise de conscience de ces conditions communes et similaires a constitué un moment-clé de l'identité chiquitana actuelle. Elle est apparue avec la Guerre du Chaco, puis s'est consolidée dans les années 80 profitant d'un nouveau contexte politique, national et international.

Le cas chiquitano démontre clairement que l'identité est une construction sociale. Elle constitue un référent commun pour un ensemble d'individus, souvent imposé par des acteurs extérieurs (dans le cas étudié, les colons espagnols puis les missionnaires jésuites) et repris par le groupe lui-même dans certaines circonstances historiques et politiques. Les premières organisations chiquitanas apparaissent

³⁷ On dénombre de nombreux dialectes qui devraient bientôt disparaître sous l'effet d'une politique identitaire élaborée par plusieurs centrales indigènes de Chiquitanie, visant à officialiser une langue chiquitana face à la société nationale. L'alphabet et la grammaire reprennent les fondements de la création linguistique jésuite. Cependant, le Monkox, un des dialectes les plus usités, a su s'imposer comme langue chiquitana officielle au grand désespoir des communautés ne maîtrisant pas totalement le dialecte majeur.

³⁸ « En la tradición oral de los chiquitanos se encuentran muchos informes que ilustran, cómo sufrieron bajo esto contacto, a menudo violento, con el exterior», Ulrike HAGEN, *Los Chiquitanos en el Oriente boliviano. Reflexiones sobre una investigación de campo*, Munich, 1987, document dactylographié, p. 17.

Laurent Lacroix, « Naissance et Développement d'une identité coloniale bolivienne : les Chiquitanos »
in *Cauces*, Revue d'Etudes Hispaniques de l'Université de Valenciennes, 2003, n°4,
Les ombres de la conquête : fuites, dénis et oublis, pp. 75 – 96.

dans les années 60 lorsque les premiers effets de la Réforme Agraire de 1953 parviennent dans la région. Les Chiquitanos sont alors considérés comme des paysans, ce qui leur permet d'institutionnaliser enfin une résistance en conformant des syndicats agraires.

Dans les années 90, la catégorie de l'« indigène » ou « autochtone » connaît un intérêt particulier au niveau international, ce qui influencera bon nombre de législations latino-américaines.

Tableau 1 : Les principales étapes post-jésuites d'identification chiquitana

Périodes	Faits historiques	Conséquences et réactions Chiquitanas
1767-1825	Remplacement des Pères Jésuites par des curés et des administrateurs	- Appropriation du pouvoir politique - Changement du modèle de cohabitation - Expulsion des chiquitanos hors des centres de vie
1825-1880	Guerre d'Indépendance et débuts de la République	- Instrumentalisation des Chiquitanos - Destruction du modèle de réduction - Fuite et fondations de nouvelles communautés libres
1880-1932	Apogée du caoutchouc et boom économique	- Migration forcée vers zone d'exploitation de la gomme - Mise en place du système d'endettement (esclavage) - Fuite et fondation de communautés libres et inaccessibles
1933-1936	Guerre du Chaco	- Recrutement massif de soldats chiquitanos - Appropriation généralisée des terres de communautés délaissées - Retour de la Guerre : refus du système patronal. Fondation de nouvelles communautés
1945-1955	Construction de la voie ferrée reliant Santa Cruz de la Sierra à Corumbá	- Recrutement forcé des Chiquitanos - Prélèvement sur les salaires par les patrons - Non-retour dans les fermes. Fondation de communautés non traditionnelles le long de la voie ferrée.
1953-1970	Réforme Agraire (1953) Effets dans les années 60	- Non-reconnaissance des propriétés communales - Absence de documentation - Appropriation des dernières bonnes terres par les patrons - Fondation de communautés pour garantir un espace vital (phénomène marginal)
1970-1994	Dictature puis modernisation	- Appropriation massive de terres de communautés et étatiques - Multiplication des programmes de développement agricole qui favorisent les grands propriétaires - Émergence d'organisations chiquitanas (locales)

Profitant d'une reconnaissance constitutionnelle du pluriculturalisme³⁹, les syndicats adoptent, de façon opportune, une nouvelle forme qui affiche leur caractère « ethnique », conforme aux catégories internationales. Aujourd'hui, les Chiquitanos sont organisés en Centrales Indigènes locales, mélanges curieux de structures syndicale et traditionnelle. L'identité chiquitana, née de la rencontre des Deux Mondes, devient un outil stratégique pour exister dans ce qui mute progressivement en une sorte de « Mono-Monde » occidentalisé.

2. 1. La vie dans les communautés chiquitanas d'aujourd'hui

Si le Chiquitano est indigène parce qu'il est dépossédé et marginalisé, il l'est aussi pour son mode de vie différent de celui des autres groupes installés dans la région. L'ethnogenèse fabriquée par les jésuites n'a jamais totalement éliminé le mode de pensée, ni la cosmovision chiquitana.

Les Chiquitanos vivent en communautés dispersées autour des ex-réductions considérées comme des centres religieux, sociaux et économiques. La structure urbanistique correspond à un système complexe de relations de parenté. Les formes communautaires sont diverses selon l'âge, l'histoire et la localisation du village⁴⁰.

Dans bien des cas, la terre des communautés est communalisée. Mais le système de possession garantit un accès familial continu. Les Chiquitanos sont d'abord agriculteurs. Ils travaillent généralement en *Minga*, forme d'entraide inter-familiale⁴¹. La chasse, la pêche et la cueillette viennent compléter les ressources alimentaires et domestiques. Elles occupent une grande partie du temps quotidien. C'est pendant ces activités que de nombreuses relations sociales se nouent (chaque sortie en forêt ou dans la montagne s'accompagne de rites et de tabous). Les Chiquitanos produisent ainsi la plus grande partie de leurs nécessités quotidiennes de leur environnement. Les produits industriels, eux, sont achetés dans les centres urbains les plus proches.

³⁹ Dans son article premier, la Constitution bolivienne définit la nation comme « libre, indépendante et souveraine, constituée en République unitaire, adopte pour son gouvernement la forme démocratique représentative. Elle est multiethnique et pluriculturelle, fondée dans l'union et la solidarité de tous les Boliviens ». Toutes les lois postérieures à cette déclaration seront adoptées en respect de la composition multiethnique du pays. Cette conquête est le résultat d'une rencontre entre les politiques des organismes internationaux et les revendications des populations indigènes.

⁴⁰ Fischermann distingue cinq types de communautés : les jésuites-urbaines, les républicaines, les dispersées, les communautés le long de la voie ferrée, les modernes (imposées). Bernd FISCHERMANN, « Campesino e indígena. La cultura chiquitana actual », in Eckart KÜHNE, *Las Misiones Jesuíticas de Bolivia. Martin Schmid (1694-1772). Misionero, músico y arquitecto entre los Chiquitanos*, Ed. Fondation Suisse pour la culture, Prohelvetia, 1996, p. 105-106.

⁴¹ Viendrait de « *Mink'a* », terme d'origine inca importé par les Pères Jésuites.

Pour acquérir ces biens ou pour offrir une scolarisation aux enfants, il est souvent nécessaire de travailler pour un patron qui détient une des haciendas des environs. Cette obligation n'est pas seulement d'ordre monétaire. La progression des haciendas sur les territoires communautaires réduit considérablement l'accès aux ressources naturelles et la vente de force de travail constitue une alternative forcée. Les salaires des journaliers sont peu élevés et n'offrent qu'un maigre complément monétaire. Si l'esclavage est aboli depuis les années 50, les conditions de travail des Chiquitanos et des Chiquitanas employé(e)s par les patrons sont souvent proches de la servitude⁴².

L'organisation sociale prend des formes variables selon l'histoire, la composition démographique et la localisation des villages. La communauté chiquitana pourrait se définir comme une « unité ethno-historique, socioculturelle et politico-spatiale nucléaire, formée par des associations de familles qui partagent une identité, et généralement organisée autour du contrôle collectif d'un ensemble de ressources naturelles indispensables pour la reproduction matérielle et spirituelle⁴³ ».

L'identité communale est primordiale dans l'organisation chiquitana. C'est dans la communauté que se développent les affinités inter-familiales et la solidarité. C'est à ce niveau que l'organisation sociale se réalise. Le schéma classique s'établit sur trois niveaux qui sont le *sib* (composé de membres consanguins qui portent le même nom), la famille étendue (qui généralement partage une ou plusieurs maisons en commun) et le *Cabildo* (conseils des chefs de familles). Depuis l'Indépendance, une multitude d'institutions, imposées par l'extérieur (Etat, églises et ONG's), vient s'insérer dans ce système d'organisation traditionnelle, semant le plus souvent la confusion des rôles et la mise en compétition des représentations.

Si l'organisation sociale est spécifique, la religion et la cosmovision ne sont pas moins particulières. L'ensemble des croyances chiquitanas repose sur un respect extrême de l'environnement. Le système religieux ne correspond pas seulement à un système écologique dans lequel l'homme devrait s'abstenir de détruire son milieu. Cette perception convient parfaitement aux mouvements écologistes, mais tend à « naturaliser » l'indigène. Elle est, de ce fait, restreinte. La cosmovision chiquitana convie à une complexité plus subtile, basée sur une perception cyclique d'un espace concentrique et dual⁴⁴.

⁴² Ulrike HAGEN, *op. cit.*, p. 18-20.

⁴³ Burkhard SCHWARZ, *op. cit.*, p. 63.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 51-63.

Dans ce champ particulier, le soleil, la lune et les vents sont d'une importance capitale. L'espace qui entoure la communauté héberge une sorte de panthéon⁴⁵ où sont intégrés certains saints catholiques. Chaque élément naturel possède une âme, le *jichi*, gardien des ressources, qui punit celui qui détruit sans mesure. Le chasseur abusif devra revenir bredouille lors d'une prochaine expédition. Les *jichis* veillent non seulement à la gestion des ressources, mais également au respect de celles-ci. Les Chiquitanos observent une série de tabous et de règles précises avant de chasser, de cueillir ou de couper un arbre.

La particularité religieuse des Chiquitanos se perçoit également lors des actes funéraires. On obstrue systématiquement la bouche, le nez et les oreilles du défunt pour empêcher le retour du mort. Les Chiquitanos croient en la réincarnation et en l'existence de trois âmes⁴⁶. Si les orifices cités ne sont pas bouchés, l'une des âmes pourrait devenir incontrôlable et mal agir, ne pouvant rejoindre l'un des sept cieux où elle reprendrait progressivement forme d'être humain.

Le concept du corps humain lie étroitement les dimensions physique et spirituelle. Les rituels corporels font ainsi l'objet d'un certain nombre de tabous. Seuls les shamans sont autorisés à s'aventurer dans l'étude et la manipulation du corps. Ces derniers conservent, aujourd'hui encore, un pouvoir considérable au sein des communautés chiquitanas. Et ce, malgré les entreprises répétées de l'Eglise visant à extirper l'idolâtrie. Le shaman soigne par succion de l'élément pathogène ou par massage rituel accompagné de fumée de tabac.

Les patients d'un shaman sont souvent les victimes d'un autre shaman. Les Chiquitanos considèrent, en effet, le prêtre-guérisseur comme un *cheeserusch* ou comme un *oboisch*. Le premier étant reconnu comme bon et ami pour la famille alors que le second est considéré comme l'incarnation d'un esprit malin pratiquant la magie noire. Cette dualité met en évidence la particularité de l'organisation traditionnelle basée sur le conflit permanent entre des groupes de familles étendues. Luttres internes qui disparaissent lorsque les intérêts communaux sont menacés par un acteur externe.

⁴⁵ Nirri Tuürr (âme de l'eau), Nirri Rroüz (âme de la plaine), Nirri Kaarr (âme des sommets), Nirri Muurto (âme de la montagne), Nirri Maquiütürr (âme du vent du Nord), Nirri Taarr (âme des champs), etc. Burkhard SCHWARZ, *op. cit.*, p. 59-60.

⁴⁶ Nausüpürrt (âme du mort identifiée comme une ombre), Notórr (âme du sang) et Mánasaca (âme de la respiration). Les 2 premiers survivent à la mort de l'être humain. Nausüpürrt peut éliminer les cultures ou tuer des personnes si elle n'est pas contrôlée. Elle se convertit de nouveau en être humain et revient sur la Terre après avoir vagabondé le temps correspondant au nombre d'années vécues par le mort. Burkhard SCHWARZ, *ibid.*, p. 54.

3. La situation actuelle en Chiquitanie

3. 1. Une domination persistante

La Chiquitanie abrite une multitude d'acteurs socio-économiques aux intérêts très divers, voire opposés⁴⁷. La cohabitation entre les peuples indigènes, les colonisateurs andins, les petits propriétaires, les grandes entreprises forestières et les grands propriétaires agricoles, provoque régulièrement des conflits certes localisés, mais permanents. La véritable découverte de l'Orient bolivien, et en particulier du potentiel économique du département de Santa Cruz, tend à réduire considérablement les territoires traditionnels chiquitanos. Et il paraît désormais impossible d'utiliser de larges espaces face à l'intensité de la propriété.

La Chiquitanie est devenue une région d'élevage. Les grandes fermes se sont multipliées depuis les années 50. Elles s'agrandissent sans pour autant faire croître leurs troupeaux de manière significative. La Réforme Agraire de 1996 a mis en évidence une stratégie agraire spéculative mise en place par les grands propriétaires, aiguissant les conflits entre les éleveurs et les organisations indigènes. Mais les tensions sont également dues à la présence d'entreprises forestières et minières. Ces dernières prolifèrent depuis que la zone s'est découvert un fort potentiel dans ce domaine.

La marge de manœuvre chiquitana semble restreinte. D'autant que les dominants sont organisés en groupes de pression (puissantes associations d'éleveurs, comités civiques) et occupent les postes importants des organismes agraires de l'Etat. Et l'engouement généralisé pour le Développement Durable cache bien souvent une volonté d'étendre et d'intensifier l'activité agricole. La main-mise des élites politico-économiques sur les plans de développement régionaux provoque des interférences exogènes conséquentes qui vont à l'encontre des intérêts chiquitanos. Les projets de développement ne prennent pas en compte les propositions et les positions indigènes. On assiste à une marginalisation systématique des organisations autochtones qui ne peuvent rivaliser contre l'hégémonie des entrepreneurs et des grands propriétaires⁴⁸. Les programmes de développement se traduisent

⁴⁷ Miguel URIOSTE, Diego PACHECO (coord.) *Las Tierras Bajas de Bolivia a fines del siglo XX*, La Paz, Ed. PIEB, coll. Investigación, 2001, vol. 12, 438 p.

⁴⁸ Le département de Santa Cruz a été soumis à un projet pilote organisé par la Banque Mondiale au début des années 90. Deux études soulignent l'absence de participation et la marginalisation des organisations indigènes pourtant conviées à participer. Ces deux analyses sont les suivantes : Burkhard SCHWARZ, « Dinámicas e impactos de la concreción de estrategias

régulièrement par une modernisation forcée et l'imposition de référents productifs occidentaux qui ne correspondent pas à la conception spatiale et territoriale des Chiquitanos. Ce type de projet refuse la diversité culturelle en favorisant l'accès et la concentration des ressources naturelles aux grands propriétaires. Finalement, la structure de domination est confortée.

3. 2. Les conséquences sur la territorialité chiquitana

La configuration territoriale chiquitana actuelle se dessine sous formes d'îlots, situés le plus souvent autour des ex-réductions. Le manque d'espace représente un problème important pour la survie culturelle des groupes. Il s'agit d'inventer des stratégies de production et de reproduction⁴⁹ face à l'expansion des *estancias* qui transforment certains chiquitanos en Sans-Terre. La lutte pour le Territoire devient primordiale, urgente. La notion territoriale chiquitana ne mentionne aucun critère d'ancestralité, mais revendique un espace autonome qui permettrait un accès garanti à l'ensemble des ressources naturelles utilisées traditionnellement. Il constitue la base pour la survie du groupe et sa culture. C'est pourquoi, depuis 1993, les Chiquitanos demandent régulièrement la reconnaissance et la titularisation de territoires locaux et autonomes. La revendication n'est pas propre à ce groupe, mais elle est partagée par l'ensemble des organisations indigènes du pays affiliées à la CIDOB⁵⁰.

En 1996, la loi de Réforme Agraire admet les nécessités spatiales des populations indigènes de Bolivie et conçoit les Terres Communautaires d'Origine (TCO) comme réponse aux demandes des organisations. Si la réforme conçoit la territorialité indigène, elle favorise également une mercantilisation de la terre. L'ambiguïté de la loi provoque une dynamisation des conflits ainsi qu'une double bipolarisation entre la propriété privée et communale, entre les entrepreneurs et les populations indigènes.

Depuis 1996, les revendications territoriales ne cessent de se multiplier. La demande de TCO constitue, non seulement, une demande de reconnaissance culturelle, sinon ethnique, mais aussi

de "Desarrollo Sostenible" en un contexto indígena : el caso de la Chiquitania (departamento de Santa Cruz) » in *Revista del Museo Nacional de Etnografía y Folklore*, n° 7-8, 1996, p.227-237 et Hans HEIJDR, *Participación y exclusión indígena en el desarrollo. Banco Mundial, CIDOB y el Pueblo Ayoréo en el Proyecto Tierras Bajas del Este de Bolivia*, Santa Cruz de la sierra, Ed. Jürgen Riester, Coll. Pueblos indígenas de las Tierras Bajas de Bolivia, n° 6, 1996, 229 p.

⁴⁹ Quatre stratégies peuvent être déterminées : la migration définitive vers les centres urbains, la fondation de nouvelles communautés (stratégie devenue difficile compte tenu de l'espace restreint), la migration temporaire et le travail salarié, la réorganisation du système productif (abandon de l'organisation traditionnelle).

⁵⁰ Confederación de Pueblos Indígenas de Bolivia (CIDOB).

l'affirmation de droits à un espace proposant toutes les ressources nécessaires à la reproduction d'un groupe particulier. L'enjeu est de taille. En 2003, peu de territoires indigènes sont titularisés. La grande majorité des demandes reste en suspens, victime du manque de volonté politique et de la présence massive des grands propriétaires dans l'organisme étatique chargé d'appliquer la Réforme Agraire.

Si le problème territorial est important, il n'est pas unique. Les Chiquitanos sont confrontés à d'autres types d'agressions, directement liées à la persistance du système de domination. Malgré tout un ensemble de lois qui vise à reconnaître le multiculturalisme, les cultures indigènes sont encore trop souvent méprisées par les élites locales et nationales. La domination n'est pas seulement territoriale. Elle prend des formes économiques, sociales et culturelles.

La Réforme Éducative (1995) encourage les initiatives locales qui s'orientent vers une éducation bilingue. Mais les moyens mis à disposition sont retreints. Et dans bien des cas, parler le *bésiro* (langue chiquitana officielle) est encore honteux. Quant aux autorités traditionnelles indigènes, elles font souvent de la figuration, malgré la Loi de Participation Populaire (1994) qui reconnaît toutes les organisations indigènes communales. La confusion entre les représentations communales est telle, que beaucoup de communautés ne participent pas pleinement à ce qui est proposé par la nouvelle législation progressiste.

3. 3. La réaction chiquitana

Le Chiquitano a longtemps entretenu l'image d'un homme serviable, dominé et qui ne protestait jamais. Cependant, tout porte à croire que cette étonnante passivité n'est pas le reflet d'une résignation historique mais une forme de résistance. Si les Chiquitanos préfèrent toujours éviter le conflit en approuvant les décisions des dominants, cela n'empêche pas une absence permanente de collaboration sous forme de retrait ou d'incapacité volontaire. La passivité s'accompagne d'une mise en scène explicite de la domination lors de danses organisées pour les fêtes patronales : les défilés prennent souvent la forme d'une caricature réduisant l'Espagnol et ses successeurs à des hommes corrompus et tyranniques⁵¹. Cette stratégie est encore très nette dans le sud de la Chiquitanie.

⁵¹ Peter STRACK, « De tradiciones españolas y costumbres raras. Ritos religiosos en Chiquitos vistos por europeos » in Eckart KÜHNE, *Las Misiones Jesuíticas de Bolivia. Martin Schmid (1694-1772). Misionero, músico y arquitecto entre los Chiquitanos*, Ed. Fondation Suisse pour la culture, Prohelvetia, 1996, p. 39-47.

La passivité permet d'alléger et de pacifier la domination. Mais elle pose problème pour la conformation d'organisations indigènes à caractère politique. Certaines centrales chiquitanas doivent multiplier leurs efforts pour convaincre et motiver les communautés. C'est le cas dans le sud de la région, mais aussi dans la zone de San Ignacio de Velasco où l'organisation chiquitana n'a vu le jour qu'en 2001.

La baisse croissante de l'espace vital a imposé une réaction plus active. Dans tout le Nord Ouest de la Chiquitanie, les organisations se renforcent. Le symbolique est progressivement abandonné pour une stratégie plus franche. Les centrales indigènes de Lomerío, Concepción et San Javier prennent connaissance des lois nationales et établissent un ensemble de revendications visant à renforcer la solidarité intercommunale. Les Chiquitanos de Lomerío récupèrent la culture traditionnelle et la langue *Monkox* de manière autonome. En 1999, la zone parvient à devenir le premier Gouvernement Municipal Indigène de Bolivie. Les quelques ONGs présentes n'interviennent que dans des projets économiques. Le champ identitaire, politique et territorial appartient aux communautés. À Concepción, la centrale se lance dans une double lutte, à la fois territoriale et électorale. La reconquête de l'espace symbolique du pouvoir (mairie) et la lutte pour la titularisation d'un territoire deviennent indissociables.

Les nouvelles stratégies développées par les Chiquitanos s'élaborent dans le monde des dominants. La passivité disparaît progressivement et la fuite n'est plus possible. « La reconstruction des territoires chiquitanos exige la reconstitution des espaces sacrés et, simultanément, le contrôle ethnique sur les interférences et les interventions exogènes⁵² ». L'identité ne se cantonne plus à la seule dimension territoriale. D'abord parce que le territoire n'a jamais garanti l'abolition du système de domination, ni la fin de l'avancée croissante de la société nationale. Mais aussi, parce que l'autonomie revendiquée par les organisations indigènes passe par une participation aux décisions politiques, étatiques et locales. Le Chiquitano désire être citoyen dans la diversité. Il commence tout juste à prendre son destin en main. Un long chemin reste encore à parcourir. Celui de faire accepter sa différence et ses droits dans une société où le déni cache souvent la responsabilité historique.

⁵² Burkhard SCHWARZ, *op. cit.*, p. 254.